

CINÉMA: LA PENDULE À SALOMON...

A la gloire du compagnonnage, prétend l'affiche. Vouais.

Un maître charpentier d'un petit village de Bigorre marche sur la grand-route, sac au dos, canne à la main. Musique siouplait. Il vient de se faire jeter hors de l'ordre des compagnons après avoir eu des mots et des gestes avec ses concitoyens. Rentrant de déportation, il n'avait plus trouvé sa réserve de bois, on lui avait proprement volé son matériau de travail. Fort de son droit, Jean-Baptiste s'en était allé couper de bons fûts dans la forêt communale; le maire et une partie de la population lui refusant l'autorisation de les utiliser; éccœuré, il bondit dans l'église et démolit le clocher qu'il avait offert à sa commune dix ans plus tôt.

Jusque-là, cet homme nous paraît sympathique, bien que l'argument soit maigre et le dialogue naïf. Démolir un clocher: il n'y a pas de quoi fouetter un diable, encore moins un brave bougre.

Mais la grand-route est pleine de traquenards pour l'honnête travailleur. Sur un chantier de haute montagne, il faut jeter entre les deux bords d'un précipice les coffrages d'un futur pont. Il n'existe qu'un homme en France capable de réaliser cet exploit: Jean-Baptiste. Le scénariste est sans doute le seul à en être convaincu, mais il l'est bien. Les *deus ex-machina* font se rencontrer les montagnes et bouillir la marmite.

Sur ce chantier, le matériel vieux et les conditions de travail déplorables ont causé plusieurs accidents graves. Un chauffeur vient de se tuer en basculant dans un ravin avec son camion. La grève éclate, alors qu'il suffirait de quelques heures pour raccorder les deux travées. Comme chacun sait l'amour du travail bien fait ne recule pas devant une mort d'homme. Notre maître ouvrier et les quelques compagnons qu'il a amené avec lui frémissent d'horreur au moindre grincement des élingues dans le vent. Parce que «*le travail donne un sens à la vie*» on risque sa peau (cela émeut toujours les foules) pour réunir les deux ouvrages de bois et on devient briseur de grève. A part ça, le noble ordre des compagnons est bellement glorifié. S'il accepte cet hommage, la bonne sienne! Nous ne lui disputerons pas, nous qui penserions plutôt que c'est la vie qui donne un sens au travail, mais il est bien vrai que nous sommes de ces affreux qui n'entravent rien à la métaphysique.

On raconte dans les chaumières qu'un certain Jean Mâcher... ou Nochin... a psalmodisé sur les ondes son amour pour ce ragoût. Une référence de choix. Le fameux pamphlétaire, spécialiste de la mise au pilori au profit de l'ordre établi, a dû tomber en pâmoison devant la brillante comparaison entre la conscience professionnelle et la conscience de classe.

Et bien entendu Michel Duran qui pare le «*Canard*» de plumes d'oie (on ne compte plus ses fautes de goût et ses erreurs de jugement), après quelques réserves d'ordre technique s'est extasié devant les «*représentants d'une belle race*». On lui tendait un panneau pour gamin à peine sevré: le contraste entre l'ouvrier sur le chantier devant son œuvre qui risque de s'écrouler et le conseil d'administration siégeant à Paris «*qui ne comprend rien, qui gâche tout*». Il a foncé, comme à son habitude, bon bœuf critique-sic, sans même se demander si pour le conseil d'administration ce pont ne représentait pas avant tout un profit.

Je veux bien être un jeune benêt qui n'apprécie pas les saines traditions, mais Michel Duran est décidément un vieux con.

Marc PRÉVÔTEL.
